

Technique du filet « Bolinnche » et de son emploi sur la Côte Basque Française

par G. de la TOURRASSE
Assistant à l'Institut des Pêches

Sommaire

- I — Description de la Bolinnche
- II — Comment les pêcheurs basques se servent de la Bolinnche
- III — La pêche sans appât : «Ardoria» et «Chaltaya»

I

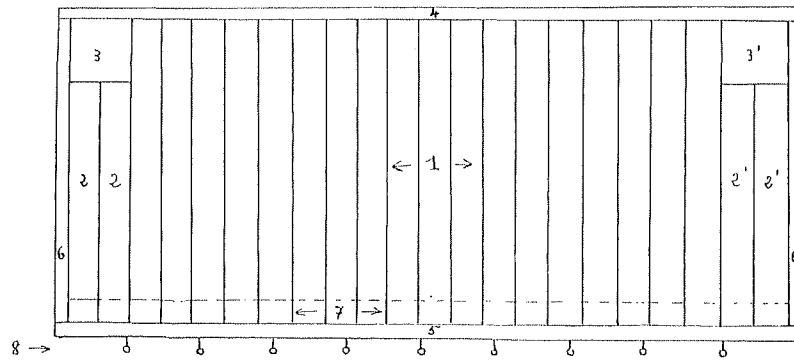
DESCRIPTION SOMMAIRE DE LA BOLINNCHÉ

C'est un filet tournant et coulissant, spécialement adapté à la capture de la sardine au voisinage de la surface, mais qui peut servir pour toutes les espèces de taille approchante : anchois, sprats, chinchards, maquereaux, bogues...

Avant de décrire sa technique d'emploi sur la Côte basque, où son évolution s'est faite à partir de l'ancien «Coulisseau» des traîniers, jetons un coup d'œil sur les deux figures ci-après, exécutées à l'échelle approximative du 1/1000°. La première est le plan d'assemblage des 48 à 50 pièces, qui répondent à quatre spécifications :

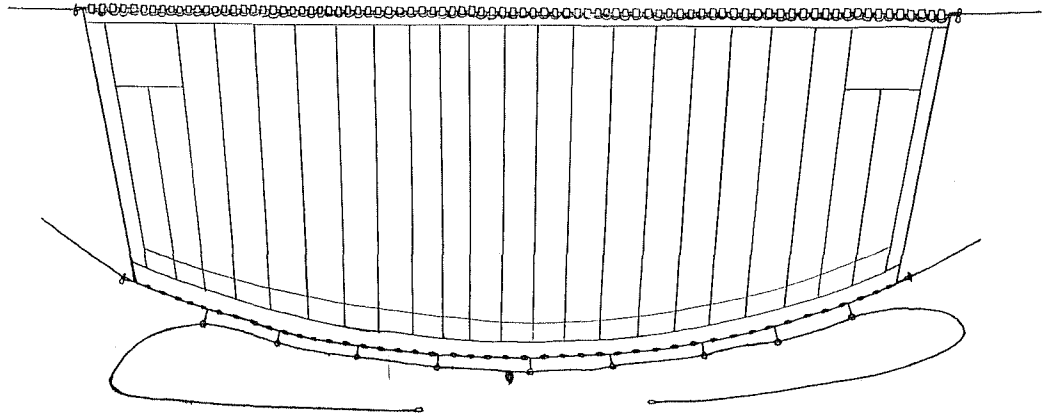
- le «bolinnche» proprement dit, pour la nappe («*paoua*») maille de 10 mm, coton 45/6 J. G. V. ;
- le «renfort», qui borde le bas de la nappe : maille de 10 mm, coton 30/6 ;
- le «sac», en haut de chaque aile : maille de 10 mm, coton 30/9 ;
- la «bordure», tout autour : maille de 13 mm, coton 25/15.

L'ensemble réalise un rectangle de 130 à 140 mètres de long sur 55 de haut, en moyenne.



Plan d'assemblage d'une Bolinnche normale

- 1: 18 Nappes verticales de 3.600 mailles $\frac{5}{100}$. Mailles $10\frac{7}{8}$ - coton $\frac{45}{6}$ J.G.V
- 2, 2': 4 Nappes d'ailes " 2.800 " " "
- 3, 3': Sacs de 800 x 800 m de $10\frac{7}{8}$ coton $\frac{30}{6}$ J.G.
- 4: Bordure de la ralingue des Lièges: 10 mailles de $13\frac{7}{8}$ coton $\frac{25}{15}$
- 5: " " des plombs: 50 " "
- 6, 6': " " de chute: 30 " "
- 7: Renforts de 200 mailles de haut, mailles de $10\frac{7}{8}$ coton $\frac{30}{6}$
- 8: 9 Anneaux Gaïac $\frac{5}{1}$ mètre de corde



La Bolinnche montée et armée

Le second schéma montre la forme réelle de l'engin, qui est obtenue à l'armement de cette nappe sur ses ralingues : celle des lièges (*Hortchoua*) et celle des plombs restant à peu près de même longueur, on pince les ailes sur les ralingues de chute (*artamanai*), qui n'ont pas plus de 28 à 30 mètres (17 brassés et demie).

La forme ainsi obtenue a pour buts :

1° — en réduisant de près de moitié la hauteur des ailes, d'accélérer la fermeture complète après la fin du boursage.

2° — en faisant travailler cette nappe rectangulaire à la manière d'une senne, d'augmenter sa résistance aux ailes, tout en lui donnant, sous la poussée du courant, un pré-boursage qui amorce l'effet de la coulisse, ou « *serra* ».

Le filet est soutenu par 1600 à 1700 lièges cylindriques espacés de 8 à 9 cm, et lesté de 450 olives en plomb de 100 g. Le cordage formant patte d'oie sur chaque aile est d'une seule pièce ; ses deux bras sont sensiblement égaux (22 à 24 brasses) ; c'est le « *bibikoa* ».

Le tannage se fait au cachou. Avant d'être armée, une nappe neuve subit trois bains suivis chacun d'un séchage en plein air, ce qui lui donne la teinte brune et la protection suffisante pour deux semaines d'usage. Mais pratiquement, les sardiniers luziens changent de filet chaque semaine.

Sans parler des avaries très fréquentes causées par les accrochages au fond, le principal ennemi de la Bolinnche est l'anchois : encerclé, il fonce sur la nappe, et si sa poussée ne la fait pas craquer, elle produit un maillage massif qui laisse sur le coton des débris putrescibles, assez difficiles à éliminer.

II

COMMENT LES PECHEURS BASQUES SE SERVENT DE LA BOLINNCHÉ

Le filet et ses accessoires, bien séchés, sont transportés sur une petite charrette spéciale, à plateau, jusqu'au sardinier accosté par bâbord. Car c'est toujours cette coursive qui reçoit l'engin et sert à sa manœuvre, quel qu'il soit : Bolinnche, Sarda ou Alecia. L'emploi des filets tournants exclusivement à bâbord semble être le fait d'une habitude plutôt que d'une nécessité, car le pas des hélices est indifféremment droit ou gauche, avec le moteur Diesel.

La coursive en question est garnie, sur une longueur de 4 à 5 mètres, et sur toute sa largeur, (qui varie à peu près de 0,70 à 1,20 m) d'une claie de bois nu, en deux ou trois sections et généralement élargie dans sa partie AR, pour recevoir le *kortchoua* lové. Cette claie supporte le filet à quelques centimètres au-dessus du pont, et permet l'égouttage.

La Bolinnche doit se trouver, à bord, toujours dans la même position, prête à être jetée. Aussi l'embarquement, de même que le relevage en pêche, se fait-il avec grand soin : il y faut 6 à 7 hommes (l'équipage moyen du sardinier est de 10). L'un d'eux lance à l'équipe du bord l'*artamana* AR, et reste sur le quai pour faire descendre lentement le filet, par petites brassées. Les autres se placent dans la coursive, pour recevoir la nappe, et l'entasser sur elle-même en répartissant régulièrement les 50 à 55 mètres de sa largeur sur les quatre mètres de claie. L'homme situé le plus près du treuil, en AV, veille à l'empilage de la ralingue des plombs, tandis qu'un autre attrape au fur et à mesure les anneaux de coulissage, et les enfile dans l'ordre, sur un bout de cordage, ou bien directement sur l'extrémité antérieure du *serra*. Le pêcheur placé à l'arrière de la coursive dégage la ralingue des lièges, et la love sur la claie, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre ; le *kortchoua*, ainsi accumulé par spires, forme un tas assez bas et stable, qui se délovera sans effort ni accrochage.

Quant à la nappe, ses quelque 6000 mètres carrés vont former un « boudin » de 60 cm de large sur 40 de haut environ : la précaution essentielle est de l'empiler en

fronces bien réparties, et surtout par couches régulières, en évitant qu'un paquet puisse basculer sur le reste, ce qui aurait pour effet de bloquer le filet pendant sa mise à l'eau, et de tout déchirer. Signalons aussi une vérification de détail, mais qui a son importance, pour un outil aussi fragile et aussi coûteux : on s'assure qu'aucun objet indésirable, morceau de bois ou bout de fil de fer, ne se cache dans les plis de la nappe : il risquerait fort d'y provoquer un trou, sous la tension du déploiement ou de la remontée. Le filet une fois en place, on le recouvre de son prélar, qui doit le protéger de tous côtés, y compris le *kortchoua*, exposé, en été, aux éclaboussures corrosives du sang de thon.

Nous allons décrire la pêche normale du sardinier basque actuel, et expliquer le rôle de chaque accessoire, au fur et à mesure de son intervention. Nous verrons ensuite rapidement les procédés «irréguliers» de cette pêche, et en les rapprochant de quelques autres faits, nous en tirerons une opinion générale sur la pêche des Clupéidés.

LA PECHE CLASSIQUE A L'AIDE DE LA «BOLINNCHÉ»

On peut y voir trois phases principales :

- La recherche des bancs
- Le travail du poisson par l'appâtage
- La manoeuvre du filet.

Première phase : recherche de la sardine. — Les pêcheurs hendayais, luziens et cap-bretonnais, ainsi que les Arcachonnais, dans leur secteur, prospectent, entre la Bidasoa et la Gironde, tous les fonds de sable net ; et la Bolinnche, qui a sa plus grande efficacité lorsqu'elle traîne sur le fond, exige des patrons, entre Hendaye et la Barre de l'Adour, une parfaite connaissance des nombreux affleurements de roche. Au nord de Bayonne, le champ est à peu près libre, à part de rares dangers — têtes rocheuses et épaves — suffisamment repérés. Il ne s'agit plus que de «trouver» les bancs de sardines. Renseignements de fraîche date et flair mis à part, il faut, soit que le poisson apparaisse en surface, soit que les oiseaux l'indiquent, par leur nombre et leur comportement. On ne retient guère la présence des dauphins, contrairement à la pêche «au sarda», car ils effrayent la sardine, et l'empêchent de se grouper dans l'appât.

Au printemps et en été, les bancs se déplacent fréquemment en surface ; on les appelle alors des «piles». De loin, elles font une tache sombre, plus nette qu'une forte risée de vent. De près, on voit le grouillement verdâtre de la sardine qui, souvent mêlée à l'anchois, en proportions très variables, s'en distingue nettement par son «coup de balai» : c'est comme une onde de panique qui parcourt la pile d'arrière en avant, en deux ou trois secondes, et à intervalles irréguliers, parfois à chaque instant. La capture d'une pile est assez aléatoire : elle s'arrête mal ou pas du tout sur l'appât, et change brusquement de route, sans raison apparente. Le matin et le soir, les chances sont évidemment plus grandes qu'en plein jour, de cueillir une pile entière : parfois plus d'une tonne de poisson. A vrai dire, la Bolinnche n'est pas adaptée à cette pêche aux piles ; d'autres engins, moins profonds et de manoeuvre plus rapide, tel le «Lampara» californien, donneraient sans doute de meilleurs résultats. Mais en dehors de ce cas particulier, le matériel et la méthode actuels semblent tout à fait au point.

Le plus souvent, les bancs sont donc éparpillés entre deux eaux, et, de tous les oiseaux de mer qui les harcèlent, c'est le Fou de Bassan qui sera, sans le vouloir, le «mouchard de service» le plus utile ; les Basques l'appellent «*Brokoa*». Le carrousel des mouet-

tes blanches est sans doute visible de plus loin, mais n'indique rien de sûr. Lui, remarquable plongeur de haut vol, dédaigne la pâture vulgaire de la surface ; il scrute le terrain, puis brusquement, de 40 ou 50 mètres de hauteur, son fuseau gris percute la mer, presque à la verticale. C'est le signal que tout le monde attendait, pour un premier essai d'appâtage.

Deuxième phase : l'appâtage. — Ici commence la pêche proprement dite. L'emploi de la rogue de morue est probablement né en Bretagne, il y a au moins deux siècles. Laisant aux érudits le soin de le préciser, disons seulement que si les Bretons ont perfectionné cette technique pour la pêche à la maille, et l'ont enseignée aux Basques, ceux-ci, vers 1920, ont commencé à l'adapter au filet tournant.

L'appât est, normalement, formé des deux produits bien connus : rogue de morue, et farine de tourteau d'arachide. Pour le préparer, on commence par pétrir, dans un baquet ou une petite baille, le tourteau avec de l'eau de mer ajoutée par fractions, pour que la pâte granuleuse soit, après une demi-heure de trempage, d'une consistance molle, mais non fluide : on doit pouvoir la lancer par poignées. On y ajoute alors un quart ou un cinquième de rogue triturée et débarrassée de ses peaux (sacs ovariens), et on mélange avec soin. Cet appât sera jeté par deux hommes, les platiers, installés chacun à bord d'une minuscule annexe ou plate. Celles-ci, assez légères (70 à 80 kg) ont 90 cm de large, quelque 2.20 m de long, une forme triangulaire, avec l'étrave effilée en biseau, et un tableau arrière incliné. Le petit banc (« *tochta* ») est amovible, ce qui permet de les transporter emboîtées l'une dans l'autre. Pour les mettre à l'eau, on les pose en travers sur le plat-bord (« *kabéla* ») et on les fait glisser avec un certain élan, tandis qu'un homme tient fermement l'extrémité de la bosse. Si l'élan est donné en pesant sur le nez de la plate, elle tombera à la mer sans prendre d'eau... On l'amène le long du bord, le platier y descend, on dépose derrière lui le baquet contenant 25 à 30 kg d'appât, avec deux petits tolets, une écope, et un autre accessoire dont nous verrons plus loin l'utilité : une ligne plombée enroulée sur un liège, et de longueur au moins égale à la chute du filet, soit 35 à 40 brasses. Enfin on remet à chaque plate sa paire d'avirons, puis le bateau, au ralenti, s'éloigne de quelques encâblures.

Le travail des platiers est délicat ; toutes les chances de la pêche en dépendent. Il exige sang-froid, adresse, patience, vue perçante, et cette sorte d'intuition qui s'appelle ici le « sens pêcheur » ; en somme, un long apprentissage. Essayons d'expliquer, le plus clairement possible, leur double rôle : l'appâtage proprement dit, et l'indication du courant.

Observons nos deux hommes, dès que le bateau les a « posés » : ramant à petits coups, ils se postent à la même hauteur, bout au vent, séparés d'une vingtaine de mètres. Chaque plate traîne, au bout d'une cordelette de 3 à 4 brasses, un petit flotteur : quelques morceaux de liège, enfilés sur un bâton de 20 cm, plombé de façon à ce que l'un des bouts affleure la surface : c'est le « pigeon ». N'étant pas sujet à dériver avec le vent, le pigeon marque un point de repère sur l'eau ; de sorte qu'en ramant juste assez pour le garder face à lui, sans le tirer ni venir dessus, le platier parvient à annuler exactement sa dérive. Sans quoi son appâtage, égrené sur 100 ou 200 mètres, n'aurait plus l'effet de concentration désiré.

Ainsi immobiles, les deux pêcheurs commencent à lancer quelques grosses poignées de pâtée, en visant à peu près le pigeon. Tandis que la farine de tourteau forme un vaste nuage laiteux, entre deux eaux, les grains de rogue, nettement plus denses, s'en séparent, et descendent comme une pluie savoureuse... Les premières sardines, près du fond,

se précipitent sur les oeufs de morue ; leur excitation à manger donne l'éveil, de proche en proche. Elles accourent, toujours plus nombreuses, et par milliers montent à la rencontre de la rogue qui tombe sans cesse. Les platiers ont déjà une preuve que la sardine est en plein «travail», par les petites bulles d'air («*kouskouillak*») qu'elle lâche dès qu'elle se met à manger. Ils «forcent l'appât», répétant leur geste de semeur à un rythme accru, afin de lever le plus de poisson possible. Ce faisant, les deux plates se rapprochent l'une de l'autre, pour réunir les deux «*trachka*» (zones d'appâtage) en un seul, et grouper plus étroitement les sardines. Les voici, à une brassée à peine de la surface, nageant en tous sens à travers le brouillard de tourteau ; au grand jour, si la «bolade» (montée) est franche, les platiers peuvent les voir se détacher sur ce fond clair, ce qui leur permet d'identifier aussi, à l'occasion, anchois, maquereaux ou chinchards. A l'aube et le soir, qui sont les meilleurs moments, ils se contentent de surprendre les minuscules éclairs que font ces ventres d'argent : les «*chichtakoak*». Souvent, pour mieux distinguer à travers le reflet de la surface, les platiers, appuyés sur les avirons, se dressent dans leur coquille de noix...

La seconde partie de leur tâche n'est pas moins importante que la première : reconnaître le courant. C'est à cela que va servir cette ligne plombée dont nous les avons vus se munir. Ils la dévident jusqu'à ce que le lest (une turlutte de 100 à 150 grammes) ait atteint le fond ; puisque la plate ne dérive pas avec le vent, — le pigeon immobile en donne la preuve, — l'obliquité du fil, retenu sur ce fond, ne peut être causée que par le courant marin déplaçant tout à la fois, indépendamment du vent local, avec une force et dans une direction toujours variables. Sachant que le filet, sur toute sa longueur, atteindra le fond et y sera plus ou moins immobilisé par ses 50 kg de plombs, nous voyons à quel point l'énorme prise qu'il offre au courant, va jouer sur le déploiement de la nappe. Et c'est pourquoi la Bolinnche travaille mieux sur des fonds modérés, c'est-à-dire entre 10 et 20 brasses : freinée à la fois par le haut et par le bas, sa nappe s'incurve, elle fait «ballon», ce qui laisse plus de latitude au poisson, tout en amorçant le boursage. La ligne de sonde du platier schématise donc, en quelque sorte, l'engin de pêche, et son indication est indispensable au patron. Mais dans le cas de deux courants superposés de sens contraires, elle ne peut révéler que celui de la surface, qui entraîne la plate ; le coup de filet sera alors très aléatoire, sinon impossible : chose peu fréquente, en dehors des embouchures de rivières.

Revenons à bord du sardinier, pour lequel le rapprochement des plates et l'appâtage accéléré sont le signal convenu. A vitesse réduite, il se rapproche, tandis que les hommes préparent l'opération, en fixant par noeuds d'écoute et noeuds d'agui, les cordages de manoeuvre que nous avons décrits avec le filet : les deux «*bibikoa*» sur les coins de la nappe, et les quatre cordages-maîtres qui relieront l'engin au bateau, soit, de l'arrière à l'avant : bras AR du filet et antenne AR du *serra*, non plombés ; antenne AV du *serra* et bras AV du filet, très longs et plombés ; chacun lové dans son baquet, sauf le *serra* lui-même, passé dans les anneaux et lové sur le pont. Pendant que le bateau évolue en cercle autour des plates et de la grande tache huileuse qui les suit, l'équipage manie ces objets avec précaution ; tout bruit insolite, un cri, un choc sur la coque, risque de faire piquer la sardine vers le fond.

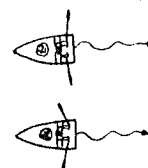
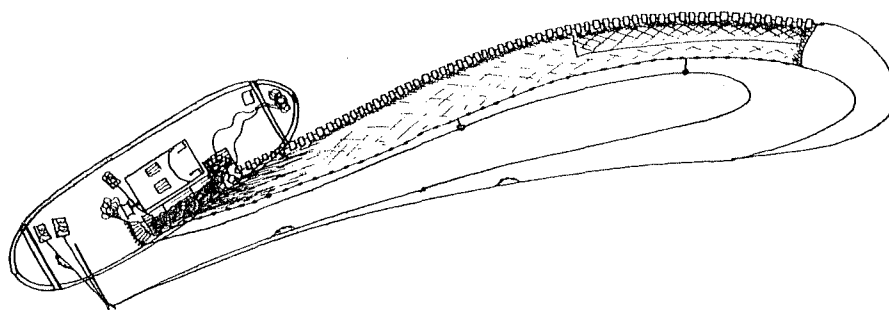
Troisième phase : le coup de filet. — L'attention se concentre... Voici comment les hommes se postent, et les dispositions qu'ils prennent pour jeter la Bolinnche : à l'arrière, l'un d'eux «engage» la tête du filet, en mettant à l'eau l'angle supérieur : les six pre-

mières brasses environ du *kortchoua*, et les quatre cinquièmes de l'*artamana* AV, afin d'avoir un départ franc de la nappe, à l'instant choisi par le patron. Cependant que, près du treuil, on jette, lovés séparément, les deux brins du *bibikoa* AV qui se trouve donc tout entier à traîner dans l'eau, pendant l'approche, tandis que l'antenne AV du serra touche juste la surface. Sur la plage AV, on place transversalement le «*chardia*», petit tangon de 3 m à 3,50 m terminé par une fourche dans laquelle passent les deux cordages lestés. Au signal de jeter, on poussera le *chardia* en dehors, pour que ces cordages puissent filer assez écartés des plombs, et arriver sur le fond bien dégagés vers l'intérieur du cercle. Là réside l'originalité de la manoeuvre, comme les dessins le montrent clairement : il s'agit de développer l'engin suivant un demi-cercle (ou plus exactement deux tiers de cercle) puis de fermer la courbe sur elle-même, rapidement, sans avoir besoin de rejoindre le point de départ. En Espagne et en Bretagne, pour la Bolinnche, comme en Californie, pour le «*Lampara*» et la «*Purse-seine*», on lâche la tête du filet munie d'une bouée, pour venir la reprendre à la fin du tour. Ici, on préfère dévider les bras parallèlement à la nappe, puis rattraper le mou, quand tout l'engin est posé. Le lest (chapelets de plombs ou morceaux de chaînes) fixé sur ces deux cordages, toutes les quinze brasses, a pour but de les faire passer en profondeur, au-dessous du poisson, qui piquerait immanquablement si les funes venaient à «*faucher*» le *trachka* entre deux eaux.

L'instant favorable approche : l'un des platiers vient d'indiquer au patron, d'un mouvement de la main, la direction et le sens du courant. La manoeuvre d'encerclement doit s'amorcer dans ce même sens, en moyenne à un «*quart*» en avant des plates, et se terminer après un bon demi-cercle, donc à peu près à contre-courant. Mais il y a aussi à tenir compte du vent : le cas le plus favorable est celui où la brise souffle contre le courant ; si au contraire elle fait dériver le bateau vers le filet, la difficulté augmente : insuffisamment bridé par les ailes, l'engin, au lieu de se gonfler comme une voile, tendra à se coucher, et demandera un boursage plus rapide. Composer judicieusement avec ces deux forces, celle de l'air et celle de l'eau, suivant l'orientation et la grandeur de chacune, tel est l'art délicat du patron, et qui demande des années de pratique.

Voici atteint le point voulu. Trois hommes, dans la coursive, tiennent à pleins bras un bon paquet de filet. L'ordre attendu part de la passerelle : «*Errilla !*» («*Filez !*»). Ensemble, ils laissent tomber le long du bord le début de la nappe, qui se déploie aussitôt verticalement, et entraîne à la mer tout le reste, par-dessus le plat-bord, à mesure que le bateau avance. Toujours à demi-vitesse, le sardinier égrène en demi-cercle les 80 à 90 brasses de la Bolinnche. L'homme posté à l'arrière jette le *kortchoua*, spire par spire, pendant que celui du treuil, assis sur le *kabéla*, veille au dévidage de la ralingue des plombs, et libère au fur et à mesure les anneaux rassemblés sur ses genoux. Le *serra*, lové à ses pieds sur le pont, est entraîné au même rythme, à travers les anneaux ; son antenne AR lui fera suite. Après le premier tiers de la courbe, on retire le *chardia*, et on guide simplement à la main le filage des deux brins plombés.

Celui-ci est arrêté dès que la nappe entière a quitté le bateau, qui stoppe après avoir filé le *bibikoa* AR et une longueur variable du bout qui le retient, de façon à se trouver à égale distance des deux ailes. Deux équipes de trois hommes, placées en travers de la plage AV, se mettent à embrayer vigoureusement les cordages lestés, qui balayent le fond, puis se raidissent vers l'avant. Quant l'extrémité antérieure du *serra* arrive à bord, on la libère de son antenne, on la bloque sur le treuil, que l'on embraye, en



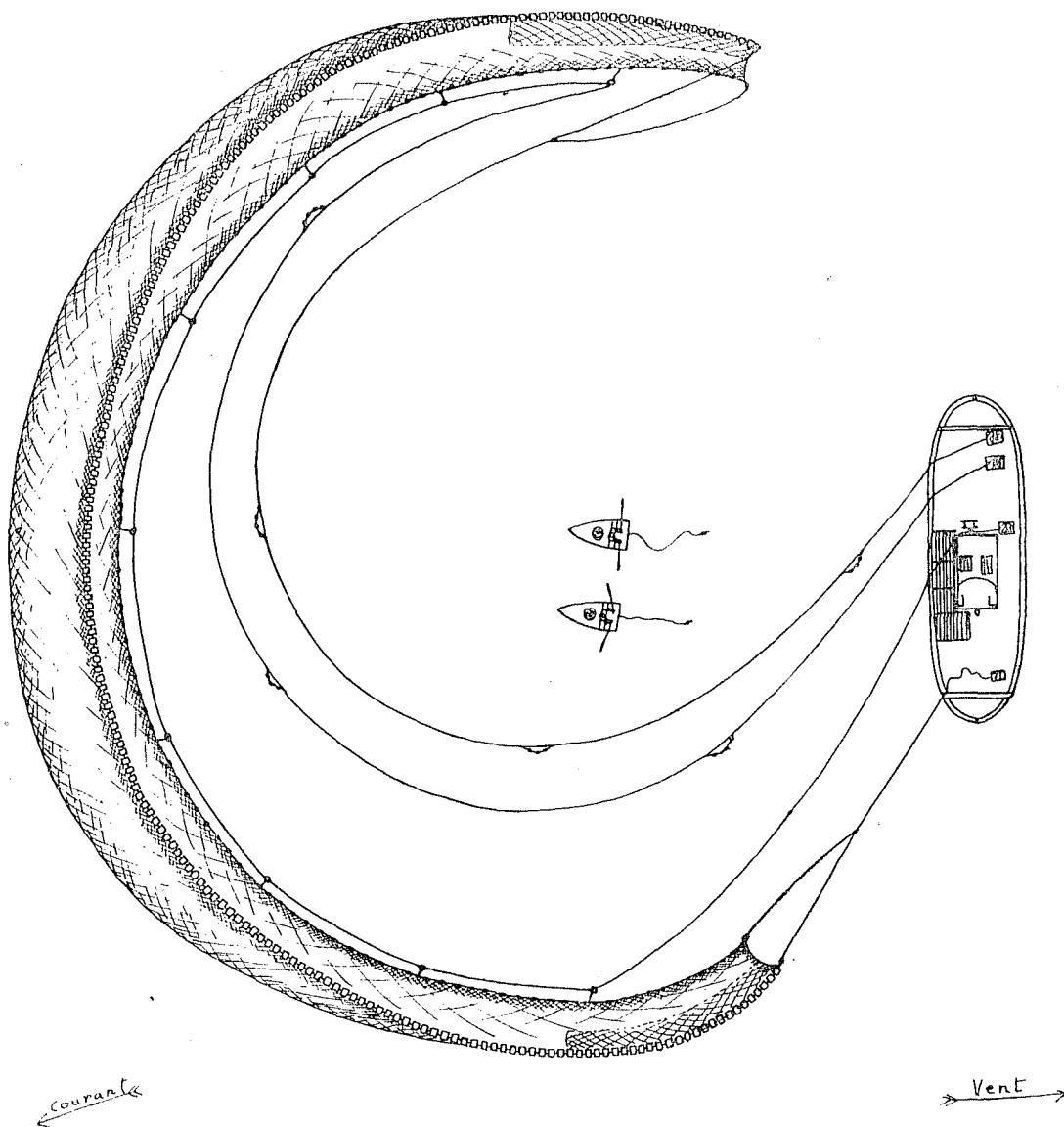
← Courant →

→ Vent →

Début de l'encerclement (1)

accélérant légèrement le moteur. Le *serra* coulisse à travers les anneaux, qui se rapprochent, faisant froncer tout le bas du filet, puis remontent et bientôt réapparaissent en paquet, contre la coque. On les relève à la main, et on les fixe provisoirement sur une tige de fer plantée dans le plat-bord.

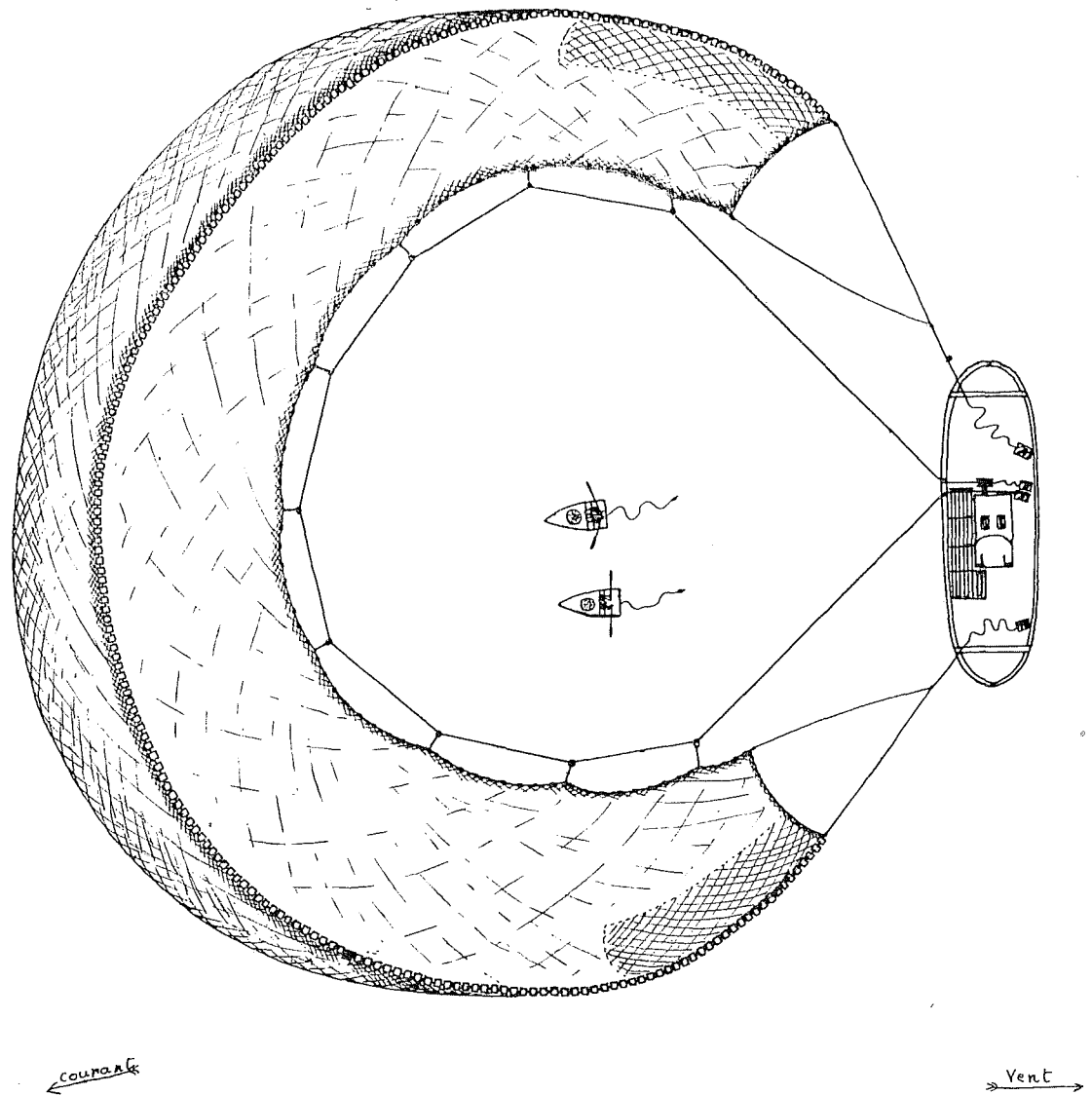
Pendant ce temps, de l'avant et de l'arrière, les ailiers rappellent vers le bateau les deux *bibikoa* : l'opération du boursage est faite, mais le filet est loin d'être fermé, comme le montre le dessin (4). Il ne le sera qu'avec le relevage des deux *artamana* ; en attendant, l'un des platiers au moins, continue à appâter, pour que le poisson reste groupé au centre de la « bourse », car s'il tape trop tôt dans le filet, c'est la panique instantanée, et les sardines se précipitent vers la plus proche des deux issues. Aussi voyons-nous l'équipage forcer de bras sur les quatre brins des *bibikoa* ; les deux inférieurs, qui relèvent les plombs, sont particulièrement lourds. On ne reprend son souffle que quand les *artamana* ont repassé le plat-bord. La poche est maintenant fermée de toutes parts ; le second platier sort



Fin de l'encerclement (2)

du cercle des lièges, et s'il lui reste assez d'appât, va rejoindre le premier, pour préparer le coup de filet suivant, toujours sur le même *trachka*.

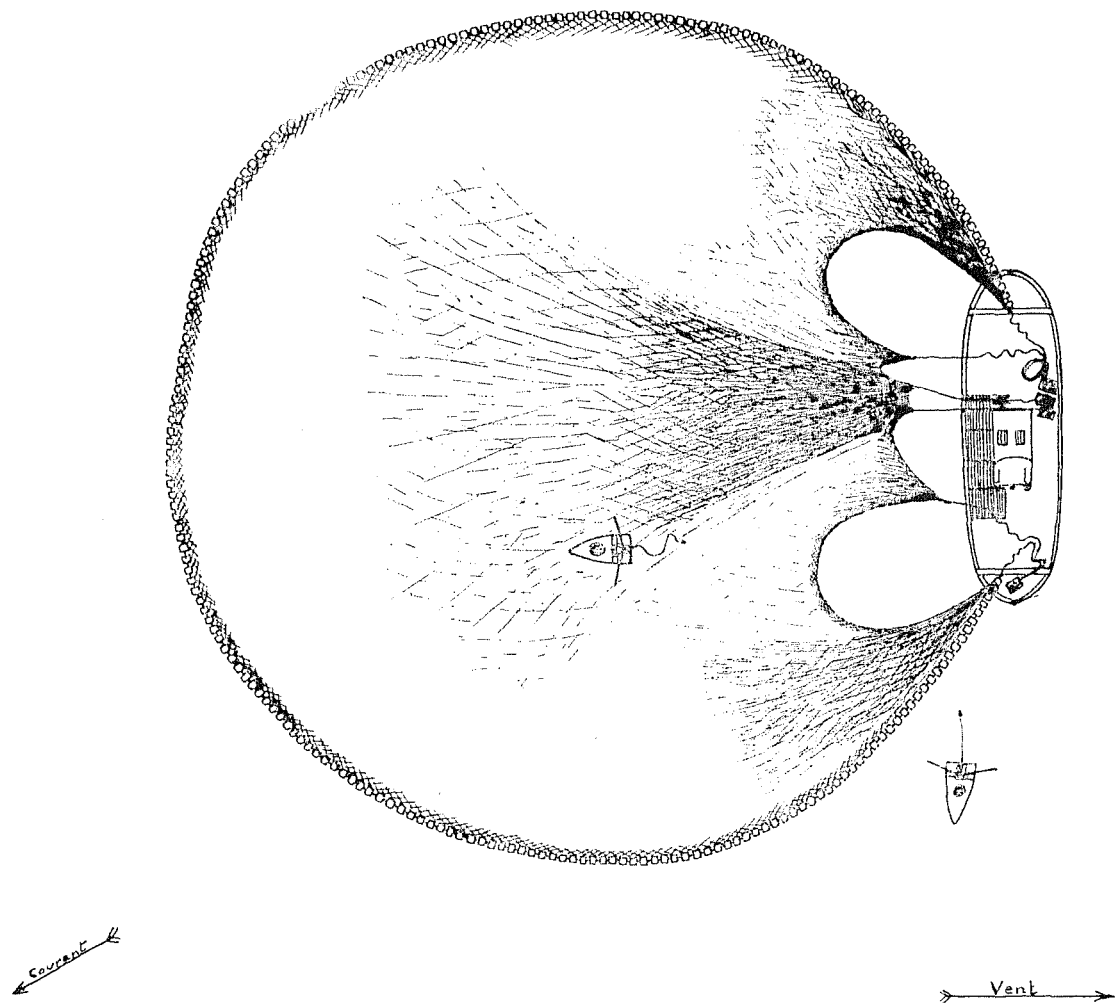
Le plus long reste à faire : le relevage de l'immense nappe. Elle s'opère en sens inverse de la mise à l'eau, en commençant par l'aile AR, et en finissant par le *sac*, où va se rassembler la prise. Un homme love le *kortchona*, et quatre ou cinq autres, le long de la coursière, tirent à pleines mains sur les fronces de la nappe, en la secouant pour la débarrasser de tout ce qui s'y accroche : poissons maillés, crabes nageurs, petites méduses, peaux de rogue, herbes du fond et débris flottants de toute sorte ; ce travail demande dix à quinze minutes. Le patron veille à ce que son filet se maintienne en travers, et ne soit pas déporté sous la coque, par le courant ou la dérive. Si cela se produit, il doit faire



Début du boursage — Treuil en action (3)

pivoter le bateau, de l'arrière, soit avec un grand aviron, soit en établissant une voile de tape-cul, soit en braquant le gouvernail à fond et en donnant quelques tours d'hélice en AV, après s'être assuré que celle-ci est bien claire.

Mais il arrive qu'un lobe du filet soit pris par l'hélice en rotation, et s'y entortille sur plusieurs tours. Accident très grave, qui paralyse le bateau, et ne lui laisse, le plus souvent, que la ressource de se faire remorquer au port par un camarade. Si le filet est peu engagé, et la mer assez calme, on s'en tire à bon compte en coupant, à l'aide d'une serpe à long manche, puis en arrachant au croc le lambeau accroché au propulseur. En fait, cette mésaventure est surtout réservée aux patrons imprudents, car les eaux ne sont jamais assez troubles pour empêcher d'évaluer le risque.

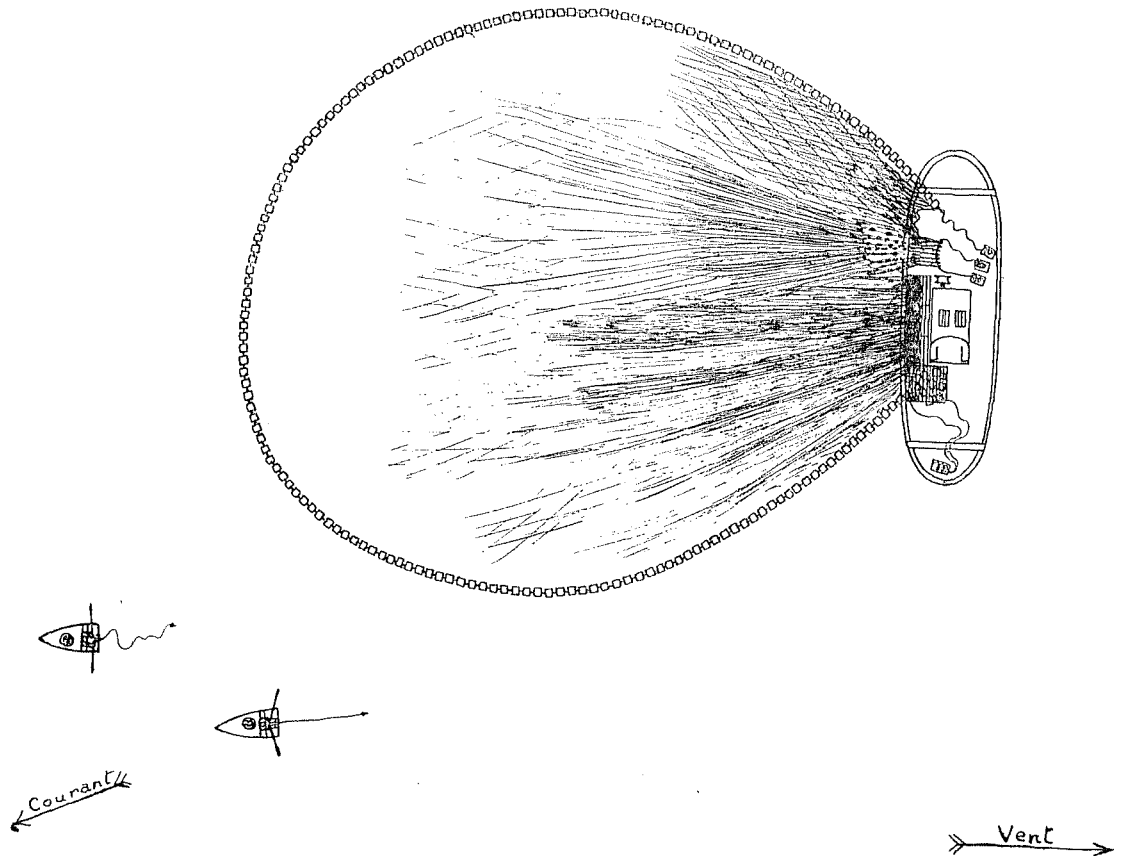


Fin du boursage — Relevage des anneaux (4)

La poche diminue d'ampleur et de profondeur. On commence à relever le *sac*, d'où s'échappe une énorme traînée d'écaillés brillantes. Quant il ne reste plus à l'eau que 5 à 6 brasses de liège, on maintient sa partie antérieure écartée et soulevée, en l'enroulant autour du *chardia*, dont le talon est retenu par un anneau fixé au pont. Il n'y a plus qu'à soulever le reste du *kortchoua*, à réduire le volume de la poche à celui du poisson, et à embarquer la capture.

Cela se fait à l'aide d'une «salabarde», grande époussette très solide, de 50 cm de diamètre et 80 à 90 de profondeur, que le patron plonge dans la masse deux ou trois fois de suite, pour y faire entrer une quarantaine de kilogrammes. Deux hommes tirent ensemble sur le manche, à son commandement, puis saisissent la salabarde par le cercle, et vont la basculer dans un des parcs de la plage avant ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la prise soit à bord. Lors du coup de filet record, de 24.000 kg, réalisé par le sardinier «PAMPERO» en 1943, l'embarquement avait duré plus de deux heures.

Un coup de Bolinche normal demande, tout compris 20 à 25 minutes. Si les platiers signalent de nouveau du poisson à l'appât, l'opération recommence aussitôt.



Relevage du filet (5)

Quand il s'agit de remplir les viviers pour la pêche au thon, la seule différence consiste à ménager un sac plus ample, pour ne pas blesser les sardines, et à les cueillir avec douceur dans une épuisette légère, qui ne contient pas plus de quatre ou cinq kilogs.

Lorsque la pêche est terminée, les platiers remontent à bord, et les annexes reprennent leur place, l'une dans l'autre. Sur le chemin du retour, on dispose les sardines en vue de leur débarquement : un petit seau, contenant 7 à 8 kg sert de mesure ; rempli à ras bord, il est déversé dans chacun de ces casiers bas, que tout le monde connaît. Leur contenu est assez régulier pour que le poids total soit établi par l'acheteur sur la moyenne de deux casiers pris au hasard, et envoyés à la pesée, dont le personnel détermine également le moule, élément important de la valeur du poisson.

III

LA PECHE SANS APPAT : «ARDORIA» ET «CHALTAYA»

Jusqu'en 1940, les Luziens et les Cap-Bretonnais, parmi lesquels un bon nombre avaient pratiqué la « maille » durant leur jeunesse, ne s'écartaient pas de la méthode que nous avons décrite.

Mais à partir de 1941, l'état de guerre se fait sentir avec ses restrictions de toutes sortes : pénurie de rogne importée, qu'il faut acheter à prix d'or aux Espagnols, pénuries de tourteau, de carburant, de lubrifiant, de filets, de moteurs, de bateaux, dont les quelque 35 meilleurs sont réquisitionnés ; restrictions enfin, sur le trafic, par l'interdiction d'approcher, de nuit, à moins de deux milles de la côte. Toutes ces entraves, au moment où il fallait produire de la nourriture à tout prix, amenèrent nos pêcheurs basques à pratiquer leur métier d'une façon que les plus avertis auraient préféré éviter : de nuit, et sans appât.

L'emploi de la Bolinche de nuit a été fort bien décrit par M. P. ARNE, dans la « Revue des Travaux » de l'Office des Pêches Maritimes : c'est la pêche dite « Ardorian » (mot-à-mot, « à l'ardeur », c'est-à-dire au « feu » du poisson). Disons-en quelques mots, tout en renvoyant le lecteur à la description de M. ARNE.

Par les nuits noires et calmes, les bancs de sardines sont faciles à repérer : leur phosphorescence additionnée produit d'énormes taches d'une lueur pâle, aux limites indécises, que soulignent par endroits les traînées plus brillantes de poissons accélérant leur nage. Dans un silence aussi complet que possible, tous feux éteints, le bateau patrouille à demi-vitesse. L'équipage est à l'avant, accoudé sur le plat-bord ; les regards fouillent la mer autour de l'étrave, cherchant, par une vue verticale, à évaluer la densité des « feux ». Sitôt l'objectif choisi, le sardinier ralentit encore, s'écarte de quelques dizaines de mètres et, sans tenir compte du courant, cale sa Bolinche *au vent du poisson*, en un demi-cercle assez ouvert. Mais ici, le bateau s'éloigne beaucoup de l'engin, en filant des « bouts » deux ou trois fois plus longs que d'habitude, et il va s'immobiliser sous le vent de la masse visible des sardines, parfois jusqu'à 60 ou 80 brasses de la queue du *kortchoua*. On embraque avec douceur le mou des antennes plombées, et dès qu'elles sont raides, on déchaîne à bord un brusque vacarme, en frappant le pont et la coque avec des avirons, des casiers, des maillets... En même temps, pour effrayer plus violemment le poisson, et diriger sa fuite vers le filet, on lance en-deça du feu une volée de pierres, qui allument dans l'eau autant de traînées phosphorescentes, pendant que l'engin se ferme par le bas. Il faut accélérer le boursage au treuil dès le déclenchement de la panique, et brider rapidement les ailes, pour que les sardines qui viennent de se heurter à la nappe, trouvent leur retraite coupée vers le bateau ; aussi on continue à lancer des cailloux jusqu'à la fermeture complète.

Quand l'opération réussit — car la proie arrive souvent à s'échapper — elle peut fournir d'énormes prises, surtout si l'absence de lune, empêchant les dauphins de l'attaquer, laisse la sardine plus tranquille, moins nerveuse à l'approche du bateau. Les coups « Ardorian » de 10 à 15 tonnes ne furent pas rares, entre 1942 et 1945.

A côté de cette méthode de nuit, les Luziens en employèrent une autre, qui se rapproche plutôt de la pêche « aux piles » : la pêche dite « Chaltayan » (mot-à-mot : au saut de la sardine). Elle tient le milieu entre l'« Ardoria » et la pêche normale, puisqu'elle

se pratique à l'aube et au crépuscule, mais toujours sans appât. Aux premières lueurs du jour, les sardines, se livrant probablement à une chasse active du plankton avant qu'il ne s'enfonce, viennent «moucheronner» en surface, et l'on voit par endroits, on entend même les milliers de museaux crever furtivement la peau de l'eau. Il suffit de les encercler, le plus vite possible, comme dans la pêche normale, et non plus en les poussant par la frayeur.

Cette manière est au fond la plus banale, la plus universellement pratiquée pour capturer la sardine. En période d'abondance, elle permet des rafles puissantes et à peu de frais.

Si nos pêcheurs basques n'ont pas cherché à utiliser la lumière au temps où manquaient les appâts, c'était surtout pour ne pas accroître les risques déjà importants que leur faisaient courir les hostilités. Mais c'est aussi parce qu'ils ont éprouvé de tout temps une méfiance vis à vis des procédés artificiels. Ils ont toujours constaté qu'un stock de poisson effrayé pendant la nuit, ou simplement trompé, ne peut plus être levé à la rogue les jours suivants, et quittera les lieux plus tôt que s'il y est retenu par un appâtage normal. Et ils en donnent comme exemple la quasi disparition de la sardine sur la côte basque espagnole, en l'espace d'une dizaine d'années : depuis que les désordre de la guerre civile ont ouvert la porte à tous les procédés, à tous les abus de la pêche nocturne... Contentons-nous, jusqu'à plus ample information, de cette seule conclusion pratique : la pêche de la sardine avec appâtage, et de jour, apparaît préférable aux autres procédés, chaque fois qu'elle est possible.

Saint-Jean-de-Luz, juillet 1953.
